



Ode à Pierre-Paul Riquet

Magloire NAYRAL,
in Bulletin de la Société Philomathique de Perpignan, 1839,
pages 319 à 322.

Cessons d'être éblouis par cette fausse gloire
Dont brille à nos yeux la mémoire
Des tyrans fléaux des mortels ;
De nos dédains vengeurs environnons leurs trônes
Sur leurs fronts détestés effeuillons leurs couronnes,
Et de tous ces faux dieux renversons les autels.

Mais, venez, suivez-moi, déposons nos offrandes,
Décorons de fleurs, de guirlandes,
Des autels plus dignes de nous ;
Les grands hommes qui font le bonheur de la terre,
Et non ces conquérants qui lancent le tonnerre,
Voilà, voilà nos dieux : peuples, prosternerz-vous !

Un grand homme ! ... il peut tout. Sa volonté puissante
A la nature obéissante
En despote dicte des lois ;
Il comble les vallons, aplanit les montagnes,
Dirige les torrents au travers des campagnes,
Et tous les éléments sont soumis à sa voix.

Belle Septimanie, aux riants paysages,
Sous ton ciel pur et sans nuages,
Où règne un éternel printemps,
Tu vis, avec orgueil, s'accomplir ces merveilles,
Et le génie, un jour, après de nobles veilles,
Malgré ses détracteurs, en enrichit les champs.

Les deux mers, dont les eaux sans cesse bouillonnantes,
Viennent en vagues écumantes
De la France baigner les bords,
Depuis que Dieu leur dit : « Entre d'immenses rives,
Dans des gouffres sans fond vous resterez captives »,
Pour réunir leurs flots faisaient de vains efforts.

Un dieu mortel paraît : c'est RIQUET ... Place ! Place !
Peuples, secondez son audace ;
A ces flots il ouvre un chemin ;
Ils avancent ... courage ! ... ils avancent encore ...
C'en est fait, sous nos yeux, le couchant et l'aurore,
Le nord et le midi vont se donner la main !

Quel changement, ô Ciel ! ... Dans ces plaines superbes
Où jadis s'entassaient les gerbes,
Maintenant serpentent les eaux ;
Sur ces monts, où des bois la cime séculaire
De la foudre et des vents défiaient [sic] la colère,
On voit flotter le voile et voguer les vaisseaux.

Là, des rocs entassés par un nouvel Alcide,
Enchaînent l'élément liquide
Dans un bassin miraculeux ;
Pressant de tout son poids une voûte profonde,
D'être vaincu par l'art dans sa prison il gronde
Tout prêt à s'échapper à flots tumultueux.

Entrons sous cette voûte, aux gigantesques formes,
Ouvrons ces trois tubes énormes
En bronze éternel ciselés :
Ciel ! Quel bruit ! ... quel fracas ! ... quelle terreur soudaine !
Sous nos pieds le sol tremble ; une mer souterraine
Tombe, et de toutes parts frappe à coups redoublés.

Au loin suivons son cours ... une haute barrière
Arrête une barque légère
Dans la route qu'elle poursuit ;
Mais tout à coup, se ferme une cloison mobile,
L'onde tombe, s'élève et la barque docile
Avec elle s'élève et lentement s'enfuit.

Tu ne vis point la fin de ton oeuvre admirable,
RIQUET, la Parque inexorable
Te priva d'un destin si beau ;
Près d'atteindre le but, objet de ton envie,
Tu sentis dénouer la trame de ta vie
Et, sur toi, se fermer la dalle du tombeau.

Qui le croirait ? depuis que Dieu t'y fis descendre,
Nuls honneurs rendus à ta cendre
Ne t'ont réjoui chez les morts.
Dans les siècles passés, dans le siècle où nous sommes,
Hélas ! Tel fut toujours le destin des grands hommes
Et par l'ingratitude on paya leurs efforts.

Mais aujourd'hui, pourquoi cette foule s'empresse ?
Pourquoi ces accents d'allégresse
Retentissent de toutes parts ?
D'un monarque puissant célèbre-ton la fête ?
D'un autre Constantine a-t-on fait la conquête ?
A-t-on d'un autre Alger foudroyé les remparts ?

Non, non, c'est une fête et plus douce et plus chère,
Une fête plus populaire,
Qui ne coûte ni sang ni pleurs ;
RIQUET est son héros ; jusqu'à la fin des âges,
Elle perpétuera [sic] nos respects, nos hommages,
Et d'un reproche injuste elle absoudra nos coeurs.

Du ciseau de l'artiste, ô puissance infinie !
Guidé par la main du génie,
Il crée aussi bien que les dieux.
Le bronze devient chair, il s'anime, il respire ;
Je reconnais ces traits, ce regard, ce sourire :
Vive ! vive RIQUET ! il renaît à nos yeux.

Belles, dont le printemps vient raviver les grâces,
Des fleurs qui naissent sur vos traces,
Formez des bouquets odorants ;
Pour ce front glorieux tressez une couronne :
Rien ne peut la flétrir quand la beauté la donne,
Ni les hivers glacés, ni les étés brûlants ;

Muses, qu'à le chanter la gloire vous excite !
De savants, une noble élite
Vous offre l'immortalité ;
Prenez vos lyres d'or, la renommée écoute ;
Elle va s'envoler vers la céleste voûte,
Et redira vos chants à la postérité !

Magloire NAYRAL,
in Bulletin de la Société Philomathique de Perpignan, 1839,
pages 319 à 322.